

Les sultans du Yémen, protecteurs de La Mecque (XIII^e-XIV^e s.)

Eric Vallet

► **To cite this version:**

Eric Vallet. Les sultans du Yémen, protecteurs de La Mecque (XIII^e-XIV^e s.). Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris : Durand : Académie des inscriptions et belles-lettres, 2017, p. 211-232. halshs-02113150

HAL Id: halshs-02113150

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02113150>

Submitted on 10 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ACADÉMIE

DES

INSCRIPTIONS & BELLES-LETTRES

COMPTES RENDUS

DES

SÉANCES DE L'ANNÉE

2017

JANVIER-MARS

LES SULTANS DU YÉMEN PROTECTEURS
DE LA MECQUE (XIII^e-XIV^e S.),

PAR M. ÉRIC VALLET

PARIS

DIFFUSION DE BOCCARD

4, RUE DE LANNEAU

2017

COMMUNICATION

LES SULTANS DU YÉMEN PROTECTEURS DE LA MECQUE (XIII^e-XIV^e S.),
PAR M. ÉRIC VALLET*

En dépit de l'importance de La Mecque dans les pratiques et les discours de l'Islam, ou peut-être en raison même de l'aura de sacralité qui l'entoure, l'histoire de cette cité reste encore aujourd'hui bien mal connue. La tentative la plus poussée de rassemblement et de confrontation des sources narratives traitant de La Mecque à partir de l'époque des premiers califes jusqu'à l'âge de l'Empire ottoman triomphant demeure l'œuvre du grand orientaliste allemand Ferdinand Wüstenfeld, disparu en 1899. Ses *Chroniken der Stadt Mekka*, publiées à Leipzig en 4 volumes entre 1857 et 1861, comportent ainsi l'édition de tout ou partie de deux ouvrages d'époque abbasside portant exclusivement sur la ville, écrits par al-Azraqī (m. 222/837)¹ et al-Fākihī (m. ap. 272/885-86), ainsi que l'édition de longs extraits d'auteurs plus tardifs des XV^e-XVI^e siècles, d'al-Fāsī (m. 832/1429) à Quṭb al-Dīn al-Nahrawālī (m. 990/1582)². Le but de Wüstenfeld était alors de fixer les principaux aspects de l'histoire événementielle de La Mecque, ce qu'il réalisa dans le quatrième volume de ses *Chroniken*, abrégé synthétique en allemand du contenu de ces différentes narrations³. Mais la matière ici rassemblée n'a guère été reprise jusqu'à une date récente, et l'histoire de La Mecque entre le VIII^e et le XVI^e siècle est demeurée essentiellement écrite en suivant la perspective qui était celle des auteurs établis dans les principales capitales du Proche-Orient islamique, Damas, Bagdad, Le Caire, puis Istanbul. Ceux-ci percevaient la cité exclusivement au prisme

* Les siècles sont donnés exclusivement en ère chrétienne ; les dates dans les deux ères hégirienne et chrétienne. L'auteur tient à remercier tout particulièrement Noha Sadek pour ses suggestions.

1. Al-Azraqī, *Aḥbār Makka wa-mā ḡā' fihā min al-āyāt*, édité dans F. Wüstenfeld, *Chroniken der Stadt Mekka. Die Geschichte und Beschreibung der Stadt Mekka von al-Azraqī*, Leipzig, 1858. Il s'agit en réalité d'une version du texte d'al-Azraqī remaniée entre le IX^e et le milieu du X^e siècle (Cf. « al-Azraqī », *Encyclopédie Islamique*², I, p. 826).

2. F. Wüstenfeld, *Die Chroniken der Stadt Mekka. Auszüge aus den Geschichtsbüchern von al-Fākihī, al-Fāsī und Ibn Dhuheira*, Leipzig, 1859.

3. Id., *Die Chroniken der Stadt Mekka. Deutsche Bearbeitung*, Leipzig, 1861.

du grand pèlerinage, le *hajj*, qui l'animait chaque année au cours du mois islamique de *dhū al-ḥijja*, et les récits qu'ils ont laissés se penchaient surtout sur le sort des pèlerins partis d'Iraq, de Syrie ou d'Égypte, et sur les conditions dans lesquelles la souveraineté des lointains califes ou sultans avait été reconnue.

Toutefois, la vie de La Mecque ne résumait nullement à l'événement ponctuel du *hajj*, car la ville recevait tout au long de l'année des pèlerins, venus effectuer le petit pèlerinage ('*umra*), et possédait également une population permanente, probablement autour de 10 000 personnes au cours du xv^e siècle. C'est aussi à cette période que l'histoire de cette cité commence à être éclairée par un ensemble significatif de sources historiographiques locales. À partir du début du xv^e siècle, une série d'auteurs issus d'un même milieu savant ont entrepris de rassembler ce qui subsistait de connaissances sur le passé de la cité sainte et de le compléter avec les événements de leur temps. Cette véritable « école historiographique mecquoise », active sur près de deux siècles, fut inaugurée par al-Fāsī, un ouléma qui occupa les fonctions de grand *cadi* malékite de La Mecque, tout en étant proche du gouverneur alide de la ville, l'émir Ḥasan b. 'Aḡlān⁴. Ces écrits historiques sont loin d'avoir reçu encore toute l'attention qu'ils méritent. Les travaux récents de l'historien américain John Meloy, consacrés à l'étude de l'histoire politique du chérifat mecquois au xv^e siècle, ont toutefois montré tout le profit que l'on pouvait en tirer, en ne se contentant pas du seul regard des chroniqueurs officiels de l'empire mamelouk⁵. La singularité de cette historiographie provinciale mecquoise ressort également de sa confrontation avec un autre ensemble historiographique cohérent, celui des sources yéménites des xiii^e-xv^e siècles⁶. Ce croisement nécessaire des regards est à la fois pondéré et enrichi par les apports

4. Sur l'œuvre d'al-Fāsī, voir la notice le concernant dans *EP*², II, p. 848 ; M. A. al-Hīla, *Al-Ta'rikh wa-l-mu'arrikhūn bi-Makka min al-qarn al-thālith al-hijrī ilā al-qarn al-thālith 'ashara*, Londres, Al-Furqān li-l-turāth al-islāmī, 1994, p. 113-125 ; É. Vallet, « Panique à La Mecque. Écrire la *fitna* au temps des chérifs hasanides (début ix^e/xv^e siècle) », dans *Désordres créateurs. L'invention politique à la faveur des troubles*, E. Tixier du Mesnil et G. Lecuppre éd., Paris, Kimé, 2014, p. 215-243.

5. J. L. Meloy, *Imperial Power and Maritime Trade. Mecca and Cairo in the Later Middle Ages*, Chicago, The Middle East Documentation Center, 2010.

6. Voir, sur ce corpus, É. Vallet, « L'historiographie rasūlide (Yémen, xiii^e-xv^e siècle) », *Studia Islamica* 102-103, 2007, p. 35-70 ; Id., *L'Arabie marchande. État et commerce sous les sultans rasūlides du Yémen (626-858/1229-1454)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 49-112.

de l'épigraphie, qui constitue pour l'histoire de La Mecque une ressource essentielle, comme l'avaient déjà bien montré les *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, de Wiet et El Hawary, publiés à titre posthume en 1985, aujourd'hui complétés par l'ensemble des inscriptions funéraires conservées dans les musées saoudiens⁷.

La présente communication se situe dans le prolongement de ces travaux pour revenir sur une période essentielle de l'histoire de la cité, qui a précédé la floraison de cette école historiographique locale, lorsque, au XIII^e et au XIV^e siècle, la ville s'est trouvée au centre d'une vive compétition politique entre l'empire mamlūk naissant et le sultanat qui domina le sud de la péninsule Arabique, sous l'égide de la dynastie rasūlide, entre la fin des années 620/1220 et le milieu du XV^e siècle.

L'historiographie contemporaine, à la suite de la plupart des écrits médiévaux, a été prompte à présenter le règne de Baybars comme le début d'un nouvel ordre mamlūk au Ḥiğāz. En 661/1263, le souverain de l'Égypte et de la Syrie aurait signifié ses prétentions en faisant envoyer un voile pour couvrir la Ka'ba. Son propre pèlerinage en 667/1269 marquerait l'aboutissement de cette « restauration » de la prééminence égyptienne dans les Lieux Saints, mais aussi de l'aménagement de la route du pèlerinage depuis l'Égypte⁸, permettant l'envoi annuel de la grande caravane après le mois de *ramaḍān* et de son fameux palanquin sultanien, le *maḥmal*⁹. Néanmoins, une observation attentive des faits rapportés dans les sources narratives, aussi bien syro-égyptiennes que mecquoises ou encore yéménites, auxquels viennent s'ajouter quelques pièces

7. G. Wiet, M. El-Hawary, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, 4^e partie, *Arabie. Inscriptions et monuments de La Mecque, Ḥaram et Ka'ba*, 1/1, N. Éliséeff, Le Caire, Institut français d'Archéologie orientale, 1985. Voir également C. Juvin, « Calligraphy and writing activities in Mecca during the Medieval Period (Twelfth-Fifteenth Centuries) », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 43, 2013, p. 153-166.

8. Voir par exemple à ce sujet la présentation classique faite par J.-Cl. Garcin, *Un centre musulman de la Haute-Égypte médiévale : Qūṣ*, Le Caire, Institut français d'Archéologie orientale, 1976, p. 203-204.

9. L'étude classique à ce sujet reste celle de J. Jomier, *Le Mahmal et la caravane égyptienne des pèlerins de La Mecque, XIII^e-XX^e siècle*, Le Caire, 1953. Pour une synthèse récente sur le *hajj* perçu du point de vue égyptien, voir J. van Steenberghe éd., *Caliphate and Kingship in a Fifteenth-Century Literary History of Muslim Leadership and Pilgrimage. Al-Dahab al-masbūk fi ḍikr man ḥağğa min al-ḥulafā' wa-l-mulūk*, Leyde-Boston, Brill (*Bibliotheca maqriziana, Opera minora*, 4), 2016, particulièrement p. 16-23.

d'archives ou témoignages épigraphiques, invite à considérer la situation qui prévalut à La Mecque jusqu'à la fin du XIV^e siècle sous un jour quelque peu différent, en montrant que la réaffirmation de la puissance égyptienne dut s'accommoder de l'influence durable des Rasūlides. De la seconde moitié du XIII^e siècle au début du XV^e siècle, les deux souverainetés coexistèrent sous des formes différentes, sans que l'une ne soit jamais exclusive de l'autre.

LA MECQUE ENTRE LES MAINS DES RASŪLIDES (629-661/1232-1263)

On ne peut comprendre l'influence durable qu'exercèrent les Rasūlides sur La Mecque sans revenir aux événements de la première moitié du XIII^e siècle. Au début de ce siècle, deux puissances se disputaient la prééminence dans les Lieux Saints, les 'Abbāsides de Bagdad et les Ayyūbides dominant au Caire, en Syrie et au Yémen. Le contrôle de La Mecque fut l'une des préoccupations majeures du fils d'al-Kāmil, al-Malik al-Mas'ūd envoyé dans le sud de la péninsule Arabique à partir de 612/1215¹⁰. C'est d'ailleurs à La Mecque que le dernier maître ayyūbide du Yémen mourut en 626/1229. Trois ans plus tard, son ancien lieutenant, le Turcoman 'Umar b. 'Alī b. Rasūl, fondateur de la dynastie rasūlide, lançait une expédition contre La Mecque, une fois son pouvoir solidement assis sur les Hautes Terres yéménites, et parvenait à en chasser les troupes du souverain d'Égypte. Jusqu'en 639/1242, campagnes et contre-campagnes se succédèrent, sans que les troupes de l'Ayyūbide al-Kāmil ou du nouveau sultan rasūlide al-Manṣūr 'Umar réussissent à l'emporter définitivement¹¹. Le Rasūlide al-Manṣūr 'Umar avait bien perçu l'enjeu à la fois stratégique et symbolique que représentait le contrôle de La Mecque pour la protection de son nouveau domaine. De son point de vue, la présence durable au Ḥiğāz venait

10. Voir par exemple al-Fāsī, *Šifā' al-ġarām bi-aḥbār al-balad al-ḥarām*, édité par un comité de savants et de lettrés (*lağna min kibār al-'ulamā' wa-l-udabā'*), La Mecque-Le Caire, Maktabat al-Nahḍa al-ḥadītha, 1956, rééd. Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya, 2000, II, p. 282-283 (rivalité entre l'émir de la caravane d'Irak et al-Mas'ūd en 619/1223).

11. Al-Maqrīzī signale des attaques rasūlides en 629/1232, 631/1234, 633/1236, 635/1238, 637/1240 (*Kitāb al-Sulūk li-ma'rifat al-mulūk*, éd. Muḥammad Ziyāda, Le Caire, Maktabat lağnat al-ta'līf wa-l-tarğama wa-l-našr, 1939, I, 1, p. 244, 249, 253, 255 et I, 2, p. 300, 310, 312-313). Voir aussi Ibn Ḥātim, *Al-simj al-ġālī al-taman*, édité par G. Rex Smith dans *The Ayyubids and Early Rasulids in the Yemen (567-694/1173-1295)*, Londres, E. J. W. Gibb Memorial, 1974, I, p. 204, 206, 207 (expéditions en 631/1234 et 632/1235), 215 et 218-221.

sceller cette véritable « marche » constituée au nord de son royaume au-delà des grandes plaines fertiles de la Tihāma, cette longue bande côtière bordant la mer Rouge.

Comme l'exprime clairement le chroniqueur égyptien al-Maqrīzī, la mort du sultan al-Kāmil en 635/1238 affaiblit considérablement l'hégémonie égyptienne sur La Mecque et son successeur, al-Šāliḥ Ayyūb, ne parvint pas à reprendre la main¹². La domination rasūlide désormais incontestée en mer Rouge, l'abandon de la forteresse ayyūbide de Yanbu' et du poste qui lui était lié sur la côte égyptienne à Quṣayr précipitèrent la mainmise du Rasūlide sur La Mecque¹³. Le souverain du Yémen profita aussi de l'effacement de la présence 'abbāsīde. Interrompue longuement dans les années 630/1230, la caravane irakienne, qui apportait chaque année le voile de la Ka'ba, ne se rétablit que provisoirement entre 640/1243 et 644/1247, alors que la menace mongole se faisait de plus en plus pressante¹⁴. L'année 639/1242 représenta un véritable tournant. Venu dans la cité à la tête de son armée cette année-là, le sultan Nūr al-Dīn 'Umar effectua le pèlerinage puis « répandit la justice à La Mecque et abolit les taxes illégales (*mukūs*). Il fit graver cela sur une plaque rectangulaire (*murabba'a*) qu'il accrocha à Zamzam en face de la Pierre noire¹⁵ ».

Une fois reparti, le maître du Yémen continua d'exercer son hégémonie sur la ville en nommant un gouverneur permanent, Iyās al-Šallāḥ, remplacé à partir de 646/1248 par un certain Ibn al-Musayyib. Le pouvoir de ces représentants était censé se substituer à celui des fils de Qatāda, une branche des Banū Ḥasan, descendants de 'Alī b. Abī Ṭālib, qui avait pris le pouvoir au début du XIII^e siècle¹⁶. À vrai dire, nous savons peu de choses sur ces deux gouverneurs que seules les sources rasūlides évoquent. Le récit le plus ancien, livré par un auteur yéménite de la seconde moitié du XIII^e siècle, Ibn Ḥātim, et repris par les chroniqueurs postérieurs avec des variantes

12. Al-Maqrīzī, *Sulūk*, *op. cit.* (n. 11), I, 2, p. 274.

13. Cf. É. Vallet, *L'Arabie marchande*, *op. cit.* (n. 6), p. 486-488.

14. Al-Fāsī, *Šifā'*, *op. cit.* (n. 10), II, p. 286. La dernière inscription marquant une restauration effectuée par le calife abbasside al-Mustansir dans la Mosquée sacrée de La Mecque date de 631/1234 (H. M. El-Hawary, G. Wiet, *Matériaux*, *op. cit.* [n. 7], p. 122, inscription n° 18).

15. Ibn Ḥātim, *Simṭ*, *op. cit.* (n. 11), I, p. 221.

16. C. Snouck Hurgronje, « Qatadah's Policy of Splendid Isolation in the Hijaz », dans *A Volume of Oriental Studies Presented to Edward G. Browne*, T. W. Arnold et R. A. Nicholson éd., Cambridge University Press, 1922 ; R. T. Mortel, « The Genealogy of the Hasanids Sharifs of Mecca », *Journal of the College of Arts* 12/2, 1985, King Saud University, p. 221-250.

minimes, est nettement favorable au premier, beaucoup plus hostile au second :

« En 641/1244 fut édifié le Ribāṭ al-Šarābī à La Mecque¹⁷. La mère du calife [‘abbāsīde] fit le pèlerinage [depuis Bagdad], accompagnée du *dawaydār*, chef des pèlerins. Notre maître le martyr¹⁸ leur expédia un présent magnifique depuis le Yémen et ordonna à l’émir Faḥr al-Dīn Iyās al-Šallāh de se mettre à leur service jusqu’à leur retour. Ce fut une année extraordinaire, emplie de bienfaits, où l’approvisionnement fut abondant pour les gens de La Mecque. Al-Šallāh resta à La Mecque sept ans, de 639/1242 jusqu’à la fin des sept ans. Les gens de La Mecque n’avaient jamais vu plus grand bienfait. Leurs biens s’accrurent (*kasabū al-amwāl*). Ils construisirent des maisons. Les femmes se parèrent d’or et d’argent, et leur vie n’était que saisons et fêtes. En effet, notre maître le martyr leur prodigua continûment des aumônes au cours de ces années, par l’intermédiaire de l’émir Šams al-Dīn ‘Alī Ḥulayḡān. Notre maître le sultan al-Malik al-Muzaffar – que Dieu bénisse son âme – effectuait des affaires commerciales (*matāḡir*) [en envoyant des] grains (*fī al-ṭa‘ām*) vers La Mecque. Al-Maḡd ibn Abī al-Qāsim se chargeait de les transporter. Cela avait une très grande utilité (*kāna min al-naḑ‘ mawqī‘ ‘aẓīm*). Les grains ainsi vendus (*fī al-matḡar*) atteignirent jusqu’à 6 *mudd* pour un dinar¹⁹. »

Selon Ibn Ḥātim, l’arrivée du second gouverneur, Ibn al-Musayyib, en 646/1248 aurait marqué la fin de cet « âge d’or » :

« Ibn al-Musayyib changea tous les bienfaits prodigués par le sultan Nūr al-Dīn, rétablit les taxes et les impôts (*al-ḡibāyāt wa-l-mukūs*) à La Mecque et enleva le décret (*al-murabba‘a*) que le sultan avait fait écrire et placer sur Zamzam. Il s’empara des aumônes qui venaient du Yémen et prit à al-Maḡd b. Abī al-Qāsim les biens qu’il tenait au nom de notre maître le sultan al-Malik al-Muzaffar. Il construisit une forteresse dans le Ḡabal Abū Qubays et une dans le Wādī Naḥla appelée l’Assoiffée (al-‘Aṭṣān). Il priva les soldats de leurs dotations et ils le quittèrent²⁰. »

17. Sur ce *ribāṭ*, construit à l’initiative d’un émir mamlūk au service du calife abbasside, voir R. T. Mortel, « Ribāṭs in Mecca during the Medieval Period: A Descriptive Study Based on Literary Sources », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 61, 1998, p. 40-41. Je remercie Noha Sadek d’avoir attiré mon attention sur cette référence.

18. Il s’agit d’al-Manṣūr ‘Umar, qui mourut assassiné en 648/1250 par un de ses mamlūks, d’où le surnom que lui donnent les sources yéménites, *al-ṣahīd*, « le martyr ».

19. Ibn Ḥātim, *Simṭ*, *op. cit.* (n. 11), I, p. 221-222.

20. *Ibid.*, I, p. 234-235. Ce texte est repris par al-Ḥazraḡī, *Al-‘Uqūd al-lu‘lu‘iyya fī ta’rīḥ al-dawla al-rasūliyya*, éd. Bā Sayūnī ‘Asil revue par M. al-Akwa’, Sanaa, Markaz al-dirasāt wa-l-buḥūṭ al-yamaniyya, 1983, I, p. 77 ; al-Maqrīzī, *Sulūk*, *op. cit.* (n. 11), I, 2, p. 350. Al-Fāsi, *Al-‘Iqd al-ṭamīn fī ta’rīḥ al-balad al-amīn*, éd. M. al-Ṭayyib H. al-Fiḡqī, Le Caire, Maṭba‘at al-sunna al-muḥammadiyya, 1959-1969, I, p. 386, n° 62, ajoute des informations à partir de la pierre tombale

Ces deux textes mis en miroir montrent avant tout sur quels fondements le nouvel ordre rasūlide s'était établi : non seulement la présence d'une force militaire, mais aussi une maîtrise de la distribution des ressources dans la ville sainte et ses environs. En supprimant les taxes extra-canoniques (*mukūs*) qui pesaient sur les marchés de la cité, al-Manṣūr 'Umar avait privé les chérifs de l'une de leurs principales ressources, celle qui leur assurait d'ordinaire une position éminente sur la ville et ses alentours. En retour, ces chérifs furent les principaux bénéficiaires des généreuses « aumônes » envoyées annuellement par le souverain du Yémen. En dehors de ces envois gracieux, les expéditions de grains depuis le Yémen permettaient un approvisionnement abondant. Le terme employé, *matğar* pl. *matāğir*, indique clairement qu'il s'agissait d'opérations commerciales. Les céréales étaient toutefois acheminées en quantité suffisante pour maintenir les prix à un niveau raisonnable. Le fait que l'expéditeur de ces stocks de céréales soit al-Muẓaffar Yūsuf, et non le sultan al-Manṣūr 'Umar lui-même, ne doit pas nous étonner. Ce futur sultan n'était alors que le gouverneur de la province du Wādī Surdud, cette riche vallée irriguée de la Tihāma, d'où des grains étaient régulièrement exportés vers le Ḥiğāz²¹. Enfin, les voyageurs ou visiteurs, venus pour le pèlerinage ou en quête du savoir, ne furent pas oubliés comme le montre la construction d'une madrasa, de fontaines et de puits par al-Manṣūr 'Umar²².

Le governorat d'Ibn al-Musayyib ne dura que peu de temps. Les sources rapportent l'intervention d'un chérif ḥasanide mecquois, Abū Sa'd, qui l'aurait arrêté et aurait mis ses biens sous scellés

de son fils trouvée dans le cimetière d'al-Ma'lā : il s'appelait Muḥammad b. Aḥmad Ibn al-Musayyib al-Yamanī et avait été *ustadār* d'al-Manṣūr 'Umar.

21. Selon Ibn Ḥātim (*Simt, op. cit.* [n. 11], I, p. 223), al-Muẓaffar fut nommé *muqta'* d'al-Mahālib (Wādī Mūr) en 644/1246-1247, puis d'al-Mahğam (Wādī Surdud) en 645/1247-1248. C'est seulement l'année d'après qu'Ibn al-Musayyib commença à commettre ses méfaits à La Mecque. Sur l'exportation de blé depuis les grands wādīs du nord de la Tihāma, voir *Nūr al-ma'ārif fi nuẓum wa-qawānīn wa-a'rāf al-Yaman fī al-'ahd al-muẓaffarī al-wārif / Lumière de la connaissance. Règles, lois et coutume du Yémen sous le règne du sultan rasoulide al-Muẓaffar*, éd. M. Ġāzim, Sanaa, CEFAS, 2003, I, p. 75.

22. Cf. H. M. El-Hawary, G. Wiet, *Matériaux, op. cit.* (n. 7), p. 125 et R. T. Mortel, « Madrasas in Mecca during the medieval period: a descriptive study based on literary sources », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 60, 1997, p. 240. Al-Fāsī, à la suite d'autres auteurs, a conservé la mémoire d'une madrasa édiflée par al-Manṣūr 'Umar en 641/1243-1244 : « [En 641], al-Malik al-Manṣūr fit construire une madrasa sur le côté occidental de la mosquée du Ḥarām et la constitua en *waqf* pour les '*ulamā'* šafi'ites. Les rois de la terre l'envièrent pour cette madrasa. La construction fut ordonnée par l'émir Fahr al-Dīn al-Šallāh » (Al-Fāsī, *Iqd, op. cit.* [n. 20], I, p. 117).

alors que l'émir indélicat s'apprêtait à se réfugier en Irak avec toute la fortune qu'il avait illégalement accumulée. L'épisode mérite que l'on s'y attarde un peu, car il révèle comment s'établissaient alors les rapports de force à l'intérieur de la ville sainte. Abū Sa'd n'agit pas seul, mais réunit les cheikhs du Haram (Banū Šayba) et les *muğāwirūn*, hommes pieux d'horizons divers, qui séjournaient dans les Lieux Saints. Devant eux, il justifia son action par cette phrase : « Ce territoire est le territoire de notre maître le sultan et je suis son serviteur²³. » Cette déclaration rapportée par les chroniques à la suite d'Ibn Ḥātim s'avère ambiguë. Certes, elle marque en apparence l'allégeance du chérif de La Mecque au souverain rasūlide, appelé « notre maître le sultan ». Mais elle signifie aussi le retour au gouvernement des chérifs dans la ville, et la fin de l'autorité directe du sultan exercée par l'intermédiaire de l'un de ses émirs. Accaparé par une longue lutte de succession pour le trône rasūlide après l'assassinat d'al-Manšūr 'Umar, le nouveau sultan al-Muzaffār Yūsuf ne fut pas en mesure dans un premier temps de peser sur les affaires mecquoises, sans que leur lointaine tutelle ne soit cependant remise en cause²⁴. Ce n'est qu'en *dū al-qa'da* 652/ janvier 1255 qu'al-Muzaffār Yūsuf envoya l'émir Mubārīz al-Dīn al-Ḥusayn b. 'Alī b. Barṭās accompagné de cent cavaliers pour affronter les chérifs de La Mecque et y rétablir l'hégémonie directe des Rasūlides²⁵. Toutefois, le détachement ne fut pas suffisant pour s'imposer durablement et le gouvernement revint finalement au chérif Abū Numayy qui devait rester le maître réel de la ville jusqu'à sa mort en 701/1301-1302²⁶.

Malgré cet échec en 652/1255, la position du souverain rasūlide restait forte. À la chute du califat 'abbāsīde sous les coups des

23. Ibn Ḥātim, *Simt*, *op. cit.* (n. 11), I, p. 234-235.

24. Les faits suivants, rapportés par le chroniqueur mecquois Ibn Fahd (*Ithāf al-warā bi-aḥbār Umm al-Qurā*, éd. F. M. Šaltūt, La Mecque, Ġāmi'at Umm al-Qurā, 1983-1990, III, p. 74), montrent bien le maintien de l'ascendant rasūlide, au moins sur le plan formel : en 651/1253, le chérif Ġammāz b. Ḥasan b. Qatāda se rendit à Damas auprès de l'Ayyūbide al-Nāšīr Yūsuf b. al-'Azīz b. al-Zāhir pour lui demander de le nommer à la tête de La Mecque à la place de son cousin. Il lui promit d'arrêter de dire la *ḥuṭba* au nom d'al-Muzaffār Yūsuf. Ġammāz réussit à prendre La Mecque, mais une fois en place maintint la *ḥuṭba*... au nom d'al-Muzaffār.

25. Ibn Ḥātim, *Simt*, *op. cit.* (n. 11), I, p. 316-320, résumé par al-Ḥazraġī, *'Uqūd*, *op. cit.* (n. 20), I, p. 109.

26. Abū Numayy partagea au départ le pouvoir avec son parent Idrīs (Ibn Ḥātim, *Simt*, *op. cit.* [n. 11], I, p. 321). Sur l'histoire politique de cette période, voir R. T. Mortel, *Al-aḥwāl al-siyāsiyya wa-l-iqtisādīyya bi-Makka fī al-'aṣr al-mamlūkī*, Riyad, 1985.

Mongols en 656/1258, il fut même en position de devenir le véritable « protecteur » des Lieux Saints :

« À partir de cette date [656/1258], notre maître le sultan al-Malik al-Muẓaffar se chargea des affaires du Ḥaram al-Šarīf, car elles revenaient auparavant au calife²⁷. »

Al-Ḥazraġī précise que cela signifiait l'entretien de ses édifices, le financement de son éclairage, la rétribution de son service (*ḥidma*) et de ses serviteurs (*ḥadam*)²⁸. C'est dans ce contexte qu'al-Muẓaffar Yūsuf décida d'accomplir le grand pèlerinage lui-même en 659/1261, trois ans après la chute de Bagdad :

« Quand il s'approcha de La Mecque – Dieu la protège –, les deux chérifs Idrīs b. Qatāda et Abū Numayy b. Abī Sa'd b. 'Alī b. Qatāda la quittèrent, car ils avaient peur de lui. Puis il entra dans La Mecque avec son armée et ses soldats, s'acquittant des cérémonies du pèlerinage (*mulabbīy^{an}*), avec dévotion (*ḥāšī^{an}*), implorant Dieu (*mutaḍarri^{an}*), la tête et le corps dépouillés. [...] Ses aumônes atteignirent toutes les maisons de La Mecque. Elles s'étendaient aussi aux pèlerins de toute sorte. Il pourvut les pèlerins d'Égypte de dons (*in'ām*), de vivres (*azwād*) et de bateaux (*marākib*). Il revêtit du voile (*kiswa*) l'illustre Demeure [= la Ka'ba] et combla de marques d'honneur (*tašrīfāt*) les hommes éminents (*ru'asā'*) du Ḥaram²⁹ ; il répandit sur la Demeure l'or et l'argent³⁰. »

Le ton panégyrique du récit d'al-Ḥazraġī, chroniqueur du XIV^e siècle très favorable à la dynastie, ne peut nous tromper sur ce qui constituait le véritable but de cette visite : se présenter comme le protecteur de tous les pèlerins musulmans – on aura noté l'insistance sur ceux de l'Égypte –, des Lieux Saints et de leurs serviteurs. Les deux chérifs de La Mecque étaient encore en position de craindre une réaffirmation brutale de l'hégémonie rasūlide ou un rétablissement du gouvernement direct, comme du temps d'al-Manṣūr 'Umar. Ils évitèrent donc l'affrontement en prenant la fuite.

Dès 661/1263, ces prétentions rasūlides se trouvèrent toutefois sérieusement concurrencées par le nouvel homme fort de l'Égypte mamlūke, le sultan al-Zāhir Baybars, qui reprit à son tour le titre de « serviteur des Lieux Saints » (*ḥādim al-ḥaramayn al-šarīfayn*)

27. Ibn Ḥātim, *Simṭ*, *op. cit.* (n. 11), I, p. 334.

28. Al-Ḥazraġī, 'Uqūd, *op. cit.* (n. 20), I, p. 120, repris par al-Fāsī, 'Iqd al-tamīn, *op. cit.* (n. 20), VII, p. 789.

29. Il faut comprendre par-là les chefs des Banū Šayba et les *muġāwirūn* les plus illustres.

30. Al-Ḥazraġī, 'Uqūd, *op. cit.* (n. 20), I, p. 124-125.

et entreprit de rétablir la domination égyptienne par l'intermédiaire des caravanes annuelles du pèlerinage envoyée depuis Le Caire et Damas.

LE MAINTIEN DES SIGNES DE LA PUISSANCE RASÛLIDE

À partir du règne de Baybars se mit en place un mode de gouvernement de la ville reposant ainsi sur les rapports changeants entre trois forces : le chérif et émir Abū Numayy, représentant les intérêts des lignages nobles de La Mecque, les sultanats mamlūk et rasūlide. Au demeurant, chacune de ces entités était loin de constituer une force homogène, toutes trois étant traversées par de fortes tensions internes. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, cela n'eut cependant pas d'impact majeur sur le microcosme mecquois. L'enjeu pour l'État rasūlide et pour l'Empire mamlūk était d'abord d'ordre symbolique, et c'est principalement de ces symboles – l'étendard, le palanquin, le voile de la Ka'ba – que nous entretenons les récits des saisons successives de pèlerinage à partir des années 660/1260. Tous ces objets, signes de souveraineté et sources de prestige, étaient portés par les différentes caravanes « officielles » (*rakb*), quatre en tout, envoyées depuis l'Égypte, la Syrie, le Yémen, et plus ponctuellement au cours de cette période, depuis l'Irak. Outre les palanquins *maḥmal* des différents sultans et le fameux voile de la Ka'ba (*kiswa*), orné d'inscriptions au nom du souverain qui les offrait, il faut également mentionner parmi ces signes de souveraineté sur La Mecque la capacité de déployer ses étendards sultaniens au sommet du mont 'Arafa, le 9^e jour de *dū al-ḥiġġa*, lorsque les pèlerins effectuaient leur « station » devant cette colline, à la veille de la fête du Sacrifice. Ces différents dispositifs visuels étaient complétés par les invocations sonores, rappelant la titulature des sultans lors des prônes (*ḥuṭba*) du vendredi, ainsi que dans les appels à la prière lancés depuis les minarets de la Grande mosquée.

L'étude de ces différents signes extérieurs du pouvoir souverain permet de constater que la rivalité pour la prééminence sur La Mecque fut entretenue tout au long de la seconde moitié du XIII^e siècle. Le chroniqueur mecquois al-Fāsī conserve le souvenir de quelques épisodes où le souverain du Yémen, bien après les règnes de Baybars et Qalāwūn, fut reconnu comme seul souverain de La Mecque. Il

rappelle ainsi qu'à partir de *rabī'* I 691/février 1292, la *ḥuṭba* fut dite seulement au nom d'al-Muẓaffar Yūsuf ; la mention du sultan mamlūk al-Ašraf Ḥalīl b. al-Manṣūr Qalāwūn fut supprimée³¹. Le chroniqueur de La Mecque commente ainsi cet événement :

« On cessait parfois de dire la *ḥuṭba* au nom de certains [des sultans de l'Égypte] et on disait la *ḥuṭba* à leur place pour le maître du Yémen. Cela se produisit pour le maître de l'Égypte al-Ašraf Ḥalīl b. al-Malik al-Manṣūr Qalāwūn al-Šāliḥī et il n'est pas impossible que cela ce soit passé avant cela aussi pour al-Manṣūr Qalāwūn, al-Zāhir Baybars et son fils al-Sa'īd – Dieu seul sait – en raison de l'instabilité de la situation d'Abū Numayy émire de La Mecque, penchant tantôt pour le maître du Yémen, tantôt pour le maître de l'Égypte³². »

La cause de ces changements est donc claire aux yeux du chroniqueur mecquois : elle réside essentiellement dans la fidélité changeante du maître de La Mecque, l'émir Abū Numayy, qui tirait profit de la rivalité entre les deux puissances pour défendre ses propres intérêts. Toutefois, à la différence d'al-Fāsī, le chroniqueur égyptien al-Maqrīzī résume de façon lapidaire le nouvel équilibre né du contexte des années 660/1260, sous la forme d'une hiérarchie immuable :

« Le dernier des 'Abbāsides dont le nom fut mentionné sur les chaires du Ḥiğāz fut al-Musta'šim billāh. Lorsque Hūlākū le tua en 656/1258, on cessa d'invoquer le nom des Banū 'Abbās dans les deux Ḥaram³³. On prit l'habitude à La Mecque d'invoquer en chaire et sous [la coupole de] Zamzam³⁴ le souverain de l'Égypte, le souverain du Yémen et les émirs de La Mecque [membres] des Banū Ḥasan³⁵. »

La confrontation de cette description avec le récit d'al-Fāsī invite à se demander si al-Maqrīzī, écrivant plus d'un siècle après les événements, avec le souci de défendre la grandeur de l'Égypte, ne fait pas ici un raccourci historique. Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, le Rasūlide al-Muẓaffar Yūsuf était en effet encore en mesure de faire valoir sa prééminence lors des périodes de faiblesse du gouvernement mamlūk. La situation ne semble s'être stabilisée véritablement en

31. Al-Fāsī, *'Iqd*, *op. cit.* (n. 20), I, p. 463.

32. Al-Fāsī, *Šifā'*, *op. cit.* (n. 10), II, p. 288.

33. Celui de La Mecque et celui de Médine.

34. Célèbre puits qui se trouve dans le Ḥaram de La Mecque, dont l'eau est connue pour ses bénédictions.

35. Al-Maqrīzī, *Sulūk*, *op. cit.* (n. 11), IV, 1, p. 241.

faveur des Mamlūks que dans les premières décennies du XIV^e siècle. Le témoignage du voyageur Ibn Baṭṭūṭa – l'un des plus anciens que nous ayons à ce sujet – confirme que la hiérarchie, plaçant l'invocation du sultan mamlūk avant le Rasūlide, était habituellement observée au cours des *ḥuṭba* dans les années 720-730/1320-1330 :

« Lorsque l'appel est terminé, le prédicateur prononce son sermon dans lequel il multiplie les prières sur le Prophète. [...] Ensuite, il prie pour al-Malik al-Nāṣir³⁶, puis pour le sultan, champion de l'islam, Nūr al-Dīn 'Alī b. al-Malik al-Mu'ayyad Dāwūd b. al-Malik al-Muzaffar Yūsuf b. 'Alī b. Rasūl. Ensuite, il prie pour les deux seigneurs chérifs ḥasanī, émirs de La Mecque, Sayf al-Dīn 'Uṭayfa (bien que le plus jeune des deux frères, il est cité en premier à cause de son équité) et Asad al-Dīn Rumayṭa³⁷. »

On ne peut mieux signifier le fait que la souveraineté mamlūke était loin d'être exclusive. À aucun moment au cours du XIV^e siècle, cette coutume, qui consistait à mentionner également dans la *ḥuṭba* le souverain rasūlide avant les émirs ḥasanides de La Mecque, ne fut remise en cause par le pouvoir mamlūk et l'on sait que jusqu'à la fin de ce siècle, les souverains rasūlides continuèrent de gratifier annuellement les muezzins du Ḥaram³⁸. Cela ne fut pas pour rien dans le maintien de ces invocations prononcées en leur faveur !

LES SULTANS RASŪLIDES, BIENFAITEURS DE LA MOSQUÉE SACRÉE ET DE SES DIGNITAIRES

Le maintien de cette situation de souveraineté partagée sur la longue durée est intrigant. De fait, on peut noter qu'al-Muzaffar Yūsuf et ses successeurs, à la différence des sultans mamlūks, n'usèrent

36. Al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn, sultan de l'Égypte jusqu'en 741/1341.

37. Ibn Baṭṭūṭa, *Tuhfat al-nuẓẓār fī ḡarā'ib al-amṣār wa-'aḡā'ib al-asfār*, éd. et trad. C. Defremery et B. R. Sanguinetti, Paris, 1853-1859, I, p. 378 [trad. fr. P. Charles-Dominique, dans *Voyageurs arabes*, Paris, Gallimard, 1995, p. 513]. La guerre civile des années 720/1320 au Yémen n'a donc pas interrompu cette pratique. Voir aussi du même auteur, *ibid.*, II, p. 153 [trad. fr., *op. cit. supra*, p. 592], lors d'un séjour ultérieur : le nom d'al-Muḡāhid 'Alī est cité après celui du souverain de l'Égypte et de l'Irak.

38. Cf. al-Fāsī, *Šifā'*, *op. cit.* (n. 10), II, p. 288, à propos d'al-Muzaffar Yūsuf : « On dit la *ḥuṭba* à son nom durant la majeure partie de son sultanat ; après lui, on continua de dire la *ḥuṭba* pour ses descendants, rois du Yémen, après les rois d'Égypte, jusqu'à aujourd'hui. » À propos d'al-Ašraf Ismā'īl, al-Maqrīzī rapporte : « On dit son nom dans la *ḥuṭba* après celui du souverain de l'Égypte, comme cela était le cas pour son père [al-Afḍal al-'Abbās] » (Al-Maqrīzī, *Durar al-'uqūd al-farīda fī tarāḡīm al-a'yān al-mufīda*, éd. M. al-Ġalīlī, Beyrouth, Dār al-Ġarb al-Islāmī, 2002, I, p. 402). Sur les gratifications des muezzins : al-Fāsī, *'Iqd*, *op. cit.* (n. 20), I, p. 302.

que rarement de la force militaire après l'échec de l'expédition de 652/1255³⁹. Quels ressorts le Rasūlide mobilisa-t-il donc pour maintenir son influence dans la cité sainte ? Par chance, quelques documents tirés des archives sultaniennes rasūlides, découvertes par le chercheur yéménite Muḥammad Jāzim dans les années 1990 et publiées sous le nom de *Nūr al-ma'ārif*, éclairent précisément les liens entre le sultanat du Yémen et La Mecque à la fin du XIII^e siècle. Le plus long est un inventaire qui regroupe sous le titre « Coutume (*āda*) du Ḥaram al-šarīf » tout ce qui était expédié annuellement par le pouvoir rasūlide pour l'entretien des Lieux Saints⁴⁰. Le texte fait référence à une année précise, malheureusement inconnue⁴¹, mais le terme même de « coutume » implique que ces envois étaient effectués très régulièrement. Ils comprenaient essentiellement les luminaires (lampes, huile et cire, 260 chandelles, mais aussi du coton pour les flambeaux), plusieurs centaines de nattes et tapis fabriqués dans la Tihāma ainsi que des matériaux et instruments divers (notamment du fer). Des pièces de mobilier culturel sont aussi énumérées, comme des bassins hexagonaux (*ḥawḍ sudāsī*) pour les ablutions ou encore le voile sacré destiné au *maqām* d'Abraham, portant une inscription à la gloire d'al-Muzaffar Yūsuf⁴². Enfin, le souverain du Yémen

39. Une seule expédition est mentionnée par Ibn Fahd (*Ithāf*, *op. cit.* [n. 24], III, p. 116) au début de 683/mars 1284 : « Qatāda prenait sur le pèlerin yéménite pour chaque chameau un montant de 30 dirhams. [...] Al-Muzaffar maître du Yémen dépêcha à La Mecque une armée commandée par Asad al-Dīn Ġuġrīl. Il s'empara de La Mecque après une bataille. Qatāda et Abū Numayy rassemblèrent des hommes de tribu ('Arab) pour le combattre. Ils se mirent d'accord entre eux sur le fait que La Mecque serait partagée en deux, puis ils se divisèrent après un certain temps et Abū Numayy agit seul et fit sortir l'armée du Yémen. » Cet événement est à mettre en relation avec ce que rapporte Ibn al-Furāt (Ibn al-Furāt, *Ta'riḥ al-duwal wa-l-mulūk*, éd. C. K. Zurayq, Beyrouth, American Press, 1942, VII, p. 260) pour l'année précédente, en *muḥarram* 682 [avril 1283] : « Au mois de *muḥarram* arriva [au Caire] le chérif Muqbil b. Šāliḥ al-'Uqabī du noble Ḥiġāz. Il annonça que les prix étaient faibles, que les pèlerins avaient fait la station [devant 'Arafa] le jeudi et le vendredi, que le souverain du Yémen n'avait pas envoyé le voile (*kiswa*) ni de pèlerins et qu'il s'était méfié. » Il est donc fort probable que l'envoi de l'émir Ġuġrīl en 683/1284 visait d'abord à protéger les pèlerins venant du Yémen.

40. *Nūr al-ma'ārif*, *op. cit.* (n. 21), I, p. 116-117.

41. Il indique notamment que deux des six hommes envoyés à La Mecque sont morts cette année-là dans un combat (*qitāl*) sur la route.

42. La formule de l'inscription est donnée dans *Nūr al-ma'ārif*, *loc. cit.* : « Au nom de Dieu, Celui qui fait miséricorde, le miséricordieux, bénis notre maître Muḥammad et sa maison ; soutiens ton serviteur le pauvre [aspirant] à la miséricorde de Dieu le Tout Puissant, Yūsuf b. 'Umar b. 'Alī b. Rasūl. »

envoyait aussi des serviteurs, six hommes chargés de puiser l'eau (*musabbilūn*) pour les pèlerins au cours de la saison⁴³.

Au-delà des besoins du culte et des pèlerins, les archives sultaniennes de *Nūr al-ma'ārif* évoquent dans un autre passage les étoffes précieuses destinées aux réserves « de la noble Ka'ba », c'est-à-dire en réalité à tous ceux qui avaient en charge sa surveillance⁴⁴ : soieries (*ṭiyāb 'attābī, ṭiyāb ṣandāt*) et autres voiles précieux (*maqānī*) étaient fabriqués dans les ateliers sultaniens de Zabīd et Aden avant d'être expédiés vers La Mecque⁴⁵. Ce document s'achève par une description des matériaux (soie, or) nécessaires au tissage du voile (*kiswa*) de la Ka'ba au Yémen⁴⁶. Les sources narratives confirment de fait l'envoi régulier de la *kiswa* sous le sultanat d'al-Muzaffar à partir de 659/1261 :

« [Al-Malik al-Muzaffar Yūsuf] couvrit (*kasā*) la Ka'ba. Aucun roi ne l'avait couverte avant lui après les califes 'abbāsides de Bagdad. Il continua à la couvrir pendant de longues années avec les rois d'Égypte. Toutefois, sa *kiswa* était mise sur la Ka'ba après le pèlerinage des Égyptiens à La Mecque, par respect pour le maître de l'Égypte. Certaines années, il était seul à couvrir [la Ka'ba] de la *kiswa*⁴⁷. »

Nous savons par ailleurs que le souverain intervint pour des réparations ou des embellissements ponctuels au sein du Ḥaram. En 666/1268, il ordonna à un certain Nağm al-Dīn Ḥasan ibn al-Ta'izzī de superviser l'ornementation de la porte de la Ka'ba avec de l'or et de l'argent⁴⁸. Selon Ibn Fahd, c'est même « le premier roi qui fit inscrire son nom à l'intérieur de la Ka'ba » lors d'une rénovation ultérieure⁴⁹.

43. Selon le texte, ils étaient rétribués 25 dinars pour quatre mois à La Mecque par l'administration rasūlide et percevaient en outre 30 dinars et 12 dinars pour les frais de route. Ce sens de *musabbil* est enregistré par R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, p. 630 (« celui qui distribue l'eau d'un *sebil* »).

44. Au premier rang desquels se trouvaient les Banū Ṣayba : *Nūr al-ma'ārif*, *op. cit.* (n. 21), I, p. 64 et n. 564.

45. Le détail de leur fabrication (longueur des pièces, rétribution, teinture) est donné dans *Nūr al-ma'ārif*, *op. cit.* (n. 21), p. 64-69.

46. *Ibid.*, p. 69.

47. Ibn Fahd, *Ithāf*, *op. cit.* (n. 24), III, p. 84. Des mentions de la *kiswa* rasūlide se trouvent aussi chez le même auteur, III, p. 91 (année 666/1268) et III, p. 102 (année 671/1273) et dans al-Ḥazrağī, *Uqūd*, *op. cit.* (n. 20), I, p. 130 (année 661/1263). Voir aussi *supra* note 39.

48. Ibn Ḥātim, *Simt*, *op. cit.* (n. 11), I, p. 378. Voir aussi H. M. El-Hawary, G. Wiet, *Matériaux*, *op. cit.* (n. 7), I, 1, p. 139, inscription n° 20.

49. Al-Fāsī (*Ṣifā'*), *op. cit.* [n. 10], I, p. 138) et Ibn Fahd à sa suite (*Ithāf*, *op. cit.* [n. 24], III, p. 113) datent l'inscription, sur plaque de marbre (*ruḥām*), de 680/1281-1282 (voir également H. M. El-Hawary, G. Wiet, *Matériaux*, *op. cit.* [n. 7], I, 1, p. 138, inscription n° 19).

Ce patronage actif dans l'enceinte de la grande mosquée fut-il poursuivi sous les successeurs du sultan rasūlide al-Muẓaffar Yūsuf ? Il faut bien avouer que les mentions se font beaucoup plus rares. En 733/1333, le sultan mamlūk al-Nāṣir Muḥammad fit remplacer la porte de la Ka'ba décorée par Ibn al-Ta'izzī en 666/1268⁵⁰. Plus encore, nous constatons qu'il ne fut pas question pour le sultan al-Muḡāhid de revêtir la Ka'ba de sa propre *kiswa* lors de son premier pèlerinage en 742/1342. En 751/1351, la volonté réelle ou présumée du souverain rasūlide de parer le sanctuaire fut agitée comme prétexte par le chérif 'Aḡlān pour inciter l'émir du pèlerinage égyptien à capturer le sultan et à le faire prisonnier⁵¹. De toute évidence, la *kiswa* yéménite n'était plus de mise depuis longtemps au milieu du XIV^e siècle. Quand le souverain cessa-t-il de l'envoyer ? Dès les années 680/1280, si l'on en croit Ibn Baṭṭūṭa ? À la mort du sultan al-Muẓaffar Yūsuf (m. 694/1295) ou du sultan al-Mu'ayyad Dāwūd (m. 720/1320) ? Il est manifeste en tout cas que le long règne égyptien d'al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn à partir de 709/1310 marqua une rupture, comme l'exprime très clairement al-Fāsī :

« Al-Malik al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn al-Šāliḥī fut obéi dans le Ḥiḡāz comme aucun des rois turcs de l'Égypte [= les Mamlūks] ne l'avait été avant lui. [...] Après al-Malik al-Nāṣir, les ordres des rois d'Égypte au Ḥiḡāz continuèrent d'être appliqués ; ils assumèrent seuls le gouvernement (*wilāya*) [du Ḥiḡāz] sans le maître du Yémen et d'autres⁵². »

À compter de cette période, il devint sans doute plus difficile pour le Rasūlide de faire revêtir le sanctuaire du voile yéménite. La désorganisation de la caravane du *maḥmal* sultanien au moment de la crise de succession des années 720/1320 entérina ce retrait, tant la remise de la *kiswa* était étroitement liée à cette institution. Preuve en est que lorsqu'al-Ašraf Ismā'īl relança le convoi officiel en 780/1379, il inclut aussi l'envoi d'une *kiswa*, ce qui n'alla pas sans susciter de nouveau l'opposition de l'émir de la caravane égyptienne⁵³. Par la suite, il n'en fut plus jamais question.

50. Ibn Fahd, *Ithāf*, *op. cit.* (n. 24), III, p. 203.

51. Al-Ḥazraḡī, *'Uqūd*, *op. cit.* (n. 20), II, p. 77 ; al-Maqrīzī, *Sulūk*, *op. cit.* (n. 11), II, 3, p. 821.

52. Al-Fāsī, *Šifā'*, *op. cit.* (n. 10), II, p. 288.

53. « En cette année-là [780/1379], al-Ašraf maître du Yémen expédia le *maḥmal* à La Mecque avec une *kiswa* pour la Ka'ba. L'émir de la caravane égyptienne fit obstacle entre eux et la *kiswa* de la Ka'ba et on échappa de peu à l'affrontement (*fitna*). Puis [le conflit] fut apaisé grâce à Dieu le Très

Dès l'époque d'al-Muzaffar Yūsuf, l'influence rasūlide ne se limitait toutefois pas au seul périmètre du Ḥaram. Le développement des premières madrasas de La Mecque à leur initiative semble même avoir constitué l'un des instruments les plus durables du maintien de leur influence. Nous savons par les archives sultaniennes du *Nūr al-ma'ārif* que le *ribāṭ*-madrasa construit par al-Manṣūr 'Umar continuait de bénéficier d'envois de l'administration rasūlide à la fin du XIII^e siècle⁵⁴. Un siècle après la construction de ce premier édifice, Ibn Baṭṭūṭa mentionne l'existence d'une madrasa du sultan al-Muzaffar Yūsuf, située en bordure de la Mosquée sacrée, un lieu d'abord connu pour l'accueil des pèlerins et des *muḡāwirūn*, où le voyageur logea lui-même⁵⁵. Tout comme la madrasa d'al-Manṣūr, la madrasa al-Muzaffariyya décrite par Ibn Baṭṭūṭa se trouvait à proximité de Bāb al-'Umra, la porte par laquelle entraient les pèlerins pour effectuer le rituel de circambulation (*ṭawāf*) autour de la Ka'ba, d'ailleurs bien visible depuis la terrasse de l'édifice rasūlide⁵⁶. En réalité, tout porte à croire qu'il s'agissait d'un seul et même édifice, d'abord construit par al-Manṣūr, puis restauré, agrandi ou aménagé par son fils al-Muzaffar qui y introduisit l'enseignement du droit et du *ḥadīṭ*⁵⁷.

Haut par les soins du maître de La Mecque. Les Yéménites lui en furent reconnaissants » (Ibn Ḥaḡar al-'Asqalānī, *Inbā' al-ḡumr bi-abnā' al-'umr fī al-ta'riḥ*, éd. M. 'A. Ḥān, Hayderabad, Maṭba'at maḡlis dā'irat al-ma'ārif al-'uṭmāniyya, 1967, I, p. 273). Voir aussi al-Maqrīzī, *Sulūk*, *op. cit.* (n. 11), III, 1, p. 345, plus succinct. Comparer ce récit avec al-Fāsī, *Šifā'*, *op. cit.* (n. 10), II, p. 302 : « En 781/1379 le *maḡmal* du maître du Yémen al-Malik al-Ašraf Ismā'il b. al-Malik al-Afḡal 'Abbās ibn al-Malik al-Muḡāhid vint pour le pèlerinage par voie de terre. Des émirs égyptiens voulurent altérer l'inviolabilité (*ḥurma*) de ce palanquin. Le maître de La Mecque, le chérif Aḡmad b. 'Aḡlān, ne le permit pas. L'émir du pèlerinage qui accompagnait ce *maḡmal* était Ibn al-Subulī. Ce *maḡmal* n'était pas le premier à faire le pèlerinage depuis le Yémen. J'ai lu ce qui prouve qu'un *maḡmal* avait été envoyé pour le pèlerinage l'année suivant l'accession d'al-Malik al-Mu'ayyad au sultanat au Yémen. »

54. *Nūr al-ma'ārif*, *op. cit.* (n. 21), I, p. 117, mentionne les envois faits à la madrasa al-Manṣūriyya, essentiellement de l'huile de sésame et de la cire pour l'éclairage ainsi que des tapis.

55. Ibn Baṭṭūṭa, *Tuḡfat*, *op. cit.* (n. 37), I, p. 324, 350 et 356 (trad. fr. P. Charles-Dominique, dans *Voyageurs arabes*, *op. cit.* [n. 37], p. 494, 503 et 506). Lors d'un songe, le voyageur maghrébin voit notamment le Prophète enseigner dans cette madrasa (*ibid.*, I, p. 350 [trad. fr., p. 503]).

56. Ibn Baṭṭūṭa évoque ainsi la figure du *muḡāwir* yéménite, 'Affī al-Dīn 'Abd Allāh b. As'ad al-Yamanī, connu sous le nom d'al-Yāfi't : « Il accomplissait de nombreuses circambulations jour et nuit. S'il le faisait de nuit, il montait sur la terrasse de la madrasa al-Muzaffariyya, s'y tenait à contempler la noble Ka'ba jusqu'à ce que le sommeil le gagnât » (*ibid.*, I, p. 356 [trad. fr., p. 506]).

57. C'est en effet seulement sous le sultanat d'al-Muzaffar que l'on aurait commencé à y enseigner si l'on en croit al-Fāsī (*'Iqd*, *op. cit.* [n. 20], I, p. 117), et qu'al-Muzaffar l'aurait à ce titre dotée d'un important *waqf* (*Šifā'*, *op. cit.* [n. 10], I, p. 428). On notera que dans la liste qu'al-Fāsī dresse des madrasas de La Mecque, la Muzaffariyya n'apparaît donc pas (*'Iqd*, *loc. cit.* ; *Šifā'*, *loc.*

À leur suite, les sultans al-Muğāhid ‘Alī et al-Afḍal ‘Abbās édifièrent aussi leurs propres collèges au XIV^e siècle, en choisissant deux autres bordures du Ḥaram, au sud et à l’est⁵⁸. Al-Muğāhidiyya était un grand édifice situé sur le côté sud, à proximité de Bāb al-Ṣafā⁵⁹. Quant à l’Afḍaliyya, elle se trouvait face à la porte de la Ka‘ba, sur la face est. À la fin du XIV^e siècle, les madrasas rasūlides cernaient ainsi les trois principaux accès de la Mosquée sacrée. La charge d’administrateur (*nāzir*) de ces madrasas était prestigieuse et assurait une rétribution confortable à son titulaire. En définitive, aucune dynastie musulmane des XIII^e-XIV^e siècles n’investit autant dans ces institutions à La Mecque que les Rasūlides – pas même les Mamlūks pourtant grands bâtisseurs dans leur Empire, mais qui ne laissèrent que peu de traces dans la cité⁶⁰. Au XIV^e siècle, l’ensemble de ces madrasas était devenu un relais majeur de l’influence des maîtres du Yémen.

Par le biais des madrasas, le sultan rasūlide contrôlait en effet une partie des emplois de l’élite religieuse résidant à La Mecque. Jusqu’à la fin de son règne, il semble même qu’al-Muzaffar Yūsuf ait joué un rôle dans les nominations aux postes juridiques, du moins à celui de cadī šāfi‘ite de la ville, comme le montre l’exemple de Muḥammad b. Aḥmad al-Ṭabarī (m. 694/1295), enseignant en même temps à la madrasa al-Manṣūriyya⁶¹. Il est probable que le souverain de l’Égypte reprit totalement cette prérogative de nomination judiciaire à partir du règne d’al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn⁶². Notons toutefois que le petit-fils de ce Ṭabarī, appelé lui aussi Muḥammad b. Aḥmad (m. 760/1359), fut à son tour enseignant dans les madrasas

cit.). Il n’y a donc pas de raison de distinguer les deux madrasas comme le fait R. Mortel dans son inventaire (« Madrasas », *op. cit.* [n. 22], p. 240, n° 9 et 10).

58. Al-Ḥazraḡī, ‘*Uqūd*, *op. cit.* (n. 20), II, p. 106 et 136 et al-Fāsi, ‘*Šifā’*, *op. cit.* (n. 10), II, p. 427-428. Voir aussi R. T. Mortel, « Madrasas », *op. cit.* (n. 22), p. 241-242, n° 12 et 13.

59. En 761/1360, les émirs de la caravane égyptienne purent s’y barricader sans peine pour résister aux attaques des chérifs. Depuis la madrasa, ils pouvaient communiquer avec la Grande mosquée. (Al-Fāsi, ‘*Šifā’*, *op. cit.* [n. 10], II, p. 300-301). Al-Fāsi rapporte aussi qu’en 817/1415, les « Turcs », c’est-à-dire les émirs mamlūks, résidaient durant le pèlerinage dans la madrasa al-Muğāhidiyya (*Šifā’ al-ḡarām*, II, p. 309).

60. R. T. Mortel, « Madrasas », *op. cit.* (n. 22), p. 252.

61. Il fut nommé en 673/1275, démis en 675/1277 avant d’être renommé par al-Muzaffar en 676/1278. Il resta en poste jusqu’à sa mort en 694/1295 (al-Fāsi, ‘*lqd*, *op. cit.* [n. 20], I, p. 294, n° 23).

62. Al-Qalqaṣandī a conservé un modèle d’acte de nomination du cadī de La Mecque par le souverain mamlūk dans *Ṣubḥ al-a‘šā’ fī šinā‘at al-inšā’*, éd. M. ‘A. Ibrāhīm, Le Caire, Dār al-Kutub al-Ḥadīwiyya, 1913-1920, 2^e éd. 1963, XII, p. 240-241.

al-Manṣūriyya et al-Muḡāhidīyya, prouvant ainsi la persistance des liens entre l'État rasūlide et certaines grandes familles de juristes mecquois⁶³.

Issu d'une lignée tout aussi prestigieuse, Muḡammad b. Aḡmad al-Hāšimī al-'Uqaylī (722-786/1322-1384) est un bon exemple de ces « relais » de l'influence rasūlide dans la ville sainte. Juge, prédicateur et imam ṣāfi'ite, il exerça en même temps la charge d'administrateur des trois madrasas rasūlides. Selon al-Fāsī, personne n'avait cumulé ces trois charges avant lui. Honoré par al-Afḡal al-'Abbās qui lui confia l'enseignement dans sa madrasa dès sa création, il fut aussi particulièrement choyé par le souverain rasūlide al-Ašraf Ismā'īl :

« [Al-'Uqaylī] recevait annuellement d'al-Ašraf à chaque saison un présent conséquent (*šila ṭā'ila*) en raison du prêche (*ḡuṭba*) qu'il faisait [au nom du souverain] à La Mecque, de l'admonition (*hudā*) en son nom à Minā⁶⁴ et [en réponse au] présent (*hadiyya*) que ce cadī envoyait [au souverain]. On m'a rapporté qu'une année, il lui était parvenu de la part d'al-Ašraf pour ces raisons 27 000 dirhams. Aucun cadī après lui n'obtint une telle somme du maître du Yémen. Le maximum qu'aient obtenu certains s'élevait au tiers de cela ou moins⁶⁵. »

Al-'Uqaylī n'était pas à proprement parler un « représentant » des intérêts rasūlides. Ses relations avec le souverain du Yémen se présentaient d'abord sous les traits d'une transaction, d'un échange, signifié par l'envoi réciproque de cadeaux. Il entretenait de bonnes relations avec le pouvoir mamlūk et était surtout le représentant des intérêts des « gens du Ḥaram », c'est-à-dire de tous ceux qui s'étaient attachés un temps au sanctuaire comme *muḡāwir* :

« Les deux émirs de La Mecque à l'époque, 'Aḡlān et son fils Aḡmad, avaient beaucoup de considération à son égard, connaissant la place considérable (*qadīm ḡaṭīrām*) qu'il avait auprès des Égyptiens. [...] Il défendait devant les gouvernants (*wulāt*) de La Mecque les affaires (*amr*) des membres du Ḥaram, si bien qu'ils [= les gouvernants] ne s'opposèrent en rien à eux durant leur gouvernement. Le *sayyid* Aḡmad b. 'Aḡlān venait souvent le voir lorsqu'il avait des affaires [à régler] (*hawā'ig*) et ils se réunissaient au bas de la [madrasa] Afḡaliyya. Parfois le cadī ordonnait de le faire monter

63. Al-Fāsī, *'Iqd, op. cit.* (n. 20), I, p. 382, n° 59.

64. Long prêche fait au moment de la « station » du mont 'Arafā, de midi au coucher du soleil le 9 du mois de *dū al-ḡiḡga*.

65. Al-Fāsī, *'Iqd, op. cit.* (n. 20), I, p. 302, n° 29.

dans son *mağlis* au milieu (*wasat*) de l' Afđaliyya, ce que le *sayyid* Aḥmad b. 'Ağlān faisait avec une grande peine à cause de son embonpoint⁶⁶. »

Souvenons-nous qu'en 649/1250, le chérif Abū Sa'd, après avoir arrêté le gouverneur rasūlide Ibn al-Musayyib, avait jugé bon de réunir les gens du Ḥaram et les principaux *muğāwirūn*, ce milieu d'hommes pieux résidant plus ou moins longtemps à La Mecque, pour justifier son acte et les assurer de sa fidélité au sultan al-Manṣūr 'Umar. Dès cette époque, le puissant groupe des *muğāwirūn*, ces « gens du Ḥaram », s'était donc révélé l'un des plus fidèles soutiens du pouvoir rasūlide dans la ville sainte. L'exemple de Muḥammad al-'Uqaylī à la fin du VIII^e/XIV^e siècle montre que cette politique fut poursuivie, et même assez systématiquement renforcée, après la mort d'al-Manṣūr 'Umar. Alors que les Mamlūks réussirent à écarter le voile yéménite de la Ka'ba dès le premier quart du XIV^e siècle et à affirmer lors de chaque saison du pèlerinage leur hégémonie, la poursuite des constructions de madrasas et l'envoi de présents réguliers à certains juristes mecquois assurèrent ainsi aux Rasūlides de conserver jusqu'à la fin du XIV^e siècle le soutien, ou du moins la considération, de ces hommes du Ḥaram.

LE PENSIONNEMENT DES CHÉRIFS DE LA MECQUE

Les chérifs de La Mecque n'étaient pas non plus oubliés des « aumônes » sultaniennes, même si les sources sont plus discrètes à ce sujet. Les archives sultaniennes rasūlides en ont conservé peu de traces⁶⁷. Par chance, le secrétaire de chancellerie yéménite Ibn 'Abd al-Mağīd (m. 743/1343) se révèle plus loquace. Lors de l'accession au pouvoir d'al-Mu'ayyad Dāwūd en 696/1297, le chérif Abū Numayy avait tout particulièrement honoré le palanquin du sultan au moment du pèlerinage. Le chérif avait juré fidélité au sultan (*ḥalafa al-īmān al-muğliḏa*), en échange de quoi ce dernier lui avait confirmé par un diplôme (*qamīṣ*) « ce que la coutume lui avait attribué » :

66. *Ibid.*, I, p. 303.

67. *Nūr al-ma'ārif*, *op. cit.* (n. 21), I, p. 129, mentionne une pension versée par le sultan à Ğamāl al-Dīn Muḥammad b. Muṭā'in b. Rāğīḥ b. Qatāda, ainsi qu'à ses gardes (*ğilmān*), à un moment où il était certainement présent à la Cour rasūlide. Selon *ibid.*, p. 129, n. 1044, c'est le chérif Ğamāl al-Dīn Muḥammad b. Muṭā'in b. Rāğīḥ b. Muḥammad b. Rāğīḥ b. Qatāda b. Rāğīḥ, qui fait partie de la famille des chérifs de Yanbu', qui a ensuite régné sur La Mecque. Cf. al-Malik al-Aṣraf 'Umar, *Ṭurfat al-aṣḥāb fī ma'rifat al-ansāb*, éd. K. W. Zetterstéen, Damas, 1949, p. 112.

« Ainsi parvint au chérif ce que les faveurs sultaniennes, c'est-à-dire [celles que] son père le calife [= al-Muzaffar Yūsuf] avait fixées pour lui en métaux précieux (*'ayn*), en grains (*gilla*), en robes (*kasāwī*), en aromates, en musc, bois d'aloès, ambre et santal, en étoffes de couleur et en robes d'honneur d'une haute valeur. Le montant des métaux précieux était de 80 000 dirhams et le montant des grains de 400 *mudd* avec des biens considérables (*māl ḡasīm*)⁶⁸. »

Et Ibn 'Abd al-Maḡīd d'ajouter que « cette règle continue d'être suivie jusqu'à aujourd'hui », c'est-à-dire jusqu'au début des années 720/1320. Face à cela, les quelque 20 000 dirhams versés par le sultan mamlūk Baybars lors de son pèlerinage de 667/1269, en échange de l'abolition des taxes extra-canoniques par le chérif de La Mecque, faisaient bien pâle figure⁶⁹. En réalité, il fallut attendre le règne d'al-Nāṣir Muḡammad b. Qalāwūn pour voir la pension égyptienne augmenter de façon significative avec l'attribution de revenus d'un *iqṭā'* du Ṣa'īd à l'émir de La Mecque⁷⁰.

Le second pèlerinage d'al-Muḡāhid 'Alī au milieu du XIV^e siècle marqua une véritable rupture dans les pratiques rasūlides vis-à-vis des émirs chérifs de La Mecque. Lors de sa première venue en 742/1342, le souverain avait gratifié généreusement les chérifs et les notables de La Mecque. Le chérif Rumayṭa b. Abī Numayy avait reçu 40 000 « dirhams nouveaux d'al-Muḡāhid », des robes (*kiswa*), des aromates et bois odoriférants, ainsi que des chevaux et des mulets tout harnachés. Bien que le montant en espèces soit de moitié inférieur par rapport à l'époque d'al-Muzaffar, son geste se situait clairement dans la continuité des pensions précédentes. Les chérifs de La Mecque ne s'y trompèrent pas, eux qui furent présents au côté du souverain yéménite durant toute la durée de son pèlerinage, au grand dam de l'émir de la caravane égyptienne⁷¹. En revanche, lors du pèlerinage d'al-Mujāhid 'Alī en 751/1351, les sources du Ḥiḡāz

68. Ibn 'Abd al-Maḡīd, *Bahḡat al-zaman fī ta'rīḡ al-Yaman*, éd. A. al-Ḥibṣī et M. A. al-Sanabānī, Ṣan'ā', 1988, p. 208.

69. Al-Maqrīzī, *Sulūk*, *op. cit.* (n. 11), I, 2, p. 579.

70. Al-Fāsī, *'Iqd*, *op. cit.* (n. 20), VI, p. 97. Les divers dons et aumônes faits par les sultans et les émirs mamlūks sont rappelés dans H. M. El-Hawary, G. Wiet, *Matériaux*, *op. cit.* (n. 7), I, 1, p. 179-180.

71. Al-Ḥazraḡī, *'Uqūd*, *op. cit.* (n. 20), II, p. 65-67. Voir aussi al-Fāsī, *Ṣifā'*, *op. cit.* (n. 10), II, p. 298 : « Lorsqu'il [= al-Muḡāhid] se présenta à 'Arafa, les *aṣrāf* et les *quwwād* étaient à son service. Ils empêchèrent les Égyptiens de lui faire du mal et ils firent monter son étendard sur le Ḡabal 'Arafa. »

insistent plutôt sur l'avarice du sultan, l'accusant même de n'avoir rien versé aux chérifs, ce que n'infirme pas le chroniqueur rasūlide al-Ḥazraḡī dans ses *'Uqūd*⁷².

Après l'interruption due à la capture d'al-Muḡāhid et à ses suites, il est probable que ce sultan, en tout cas ses successeurs al-Afḡal al-'Abbās et al-Ašraf Ismā'īl rétablirent les envois annuels aux maîtres de La Mecque, mais à un niveau bien moindre. Le décret promulgué par le sultan d'Égypte Ša'bān en 766/1365 montre le fossé qui séparait désormais les dotations financières venant des deux puissances, puisque l'État mamlūk garantissait au chérif Aḡmad b. 'Aḡlān l'attribution annuelle de 160 000 dirhams, auxquels s'ajoutaient les revenus d'un *iqṭā'* de Damāmin⁷³. Au début du XV^e siècle, la comparaison que dresse al-Fāsī est éloquente : sous le sultanat d'al-Muḡaffār Yūsuf, la dotation attribuée par le souverain du Yémen au chérif de La Mecque était plus importante que celle du souverain de l'Égypte ; plus d'un siècle plus tard, elle s'était réduite au quart, c'est-à-dire à seulement 10 000 dirhams et 1200 *ḡirāra* de grains⁷⁴.

CONCLUSION

Au début du XV^e siècle, les moyens d'intervention du pouvoir rasūlide à La Mecque étaient donc réduits, mais ils existaient encore. Les effets de cette influence ne doivent pas être relégués à de simples manifestations anecdotiques, mais être replacés dans un cycle singulier dans l'histoire du gouvernement de la cité sainte, ouvert par la double déprise des pouvoirs ayyūbide et 'abbāsīde à la fin de la première moitié du XIII^e siècle. La prise de La Mecque par al-Manšūr 'Umar en 639/1242 et l'administration directe qui s'ensuivit marquèrent profondément les relations entre la cité et son puissant voisin du sud. Si ce régime de domination ne dura guère, al-Muḡaffār Yūsuf réussit à maintenir au cours de la seconde moitié

72. Al-Fāsī, *'Iqd*, *op. cit.* (n. 20), VI, p. 62 : « [Al-Muḡāhid] ne pręta aucune attention à 'Aḡlān [chérif de La Mecque], ne le traita pas dignement, ne pręta attention à aucun des *ašraf* ni des *quwwād*, ni à l'émir de la caravane égyptienne Buzlār. »

73. H. M. El-Hawary, G. Wiet, *Matériaux*, *op. cit.* (n. 7), I, 1, p. 155. Al-Maqrīzī, *Sulūk*, *op. cit.* (n. 11), III, 1, p. 98.

74. Al-Fāsī, *'Iqd*, *op. cit.* (n. 20), I, p. 464.

du VII^e/XIII^e siècle une influence efficace, reposant essentiellement sur le soutien matériel apporté à la Grande mosquée, aux élites religieuses de la ville et aux chérifs. L'interventionnisme militaire du sultan d'Égypte al-Nāṣir Muḥammad dans la première moitié du XIV^e siècle conduisit à l'effacement progressif des marques les plus visibles de la présence rasūlide, dont le voile de la Ka'ba, tout en laissant subsister une clientèle fidèle aux Rasūlides parmi les chérifs et les gens du Ḥaram. Faute d'avoir pris la mesure de ce nouvel équilibre des forces entre Rasūlides et Mamlūks, les efforts de restauration d'al-Malik al-Muḡāhid 'Alī aboutirent toutefois à un désastre au milieu du XIV^e siècle. La capture du sultan rasūlide signifia non seulement un changement de taille dans les relations entre les souverains du Yémen et de l'Empire mamlūk, mais elle modifia aussi profondément la position des maîtres du Yémen dans la ville sainte, désormais incapables d'impressionner les chérifs de La Mecque par leurs visites, leur force ou leur richesse. C'est dans ce contexte que, pour tenter de maintenir leur ancienne position privilégiée de protecteur des Lieux Saints, les derniers souverains rasūlides furent amenés à recourir de façon de plus en plus appuyée à cette foule nombreuse de juristes, de savants et de marchands circulant continuellement entre le Ḥiǧāz et le Yémen. Fort de ces liens resserrés établis depuis près de deux siècles, le sultanat rasūlide continua à se présenter comme protecteur jusqu'aux années 820/1420, à un moment où la dégradation des relations avec l'émir de La Mecque et l'établissement de connections directes entre les marchands de l'Inde et le sultanat mamlūk ouvrit la voie à un nouveau régime de partage du pouvoir sur la cité sainte⁷⁵.

*

* *

Le Président Christian ROBIN, MM. François DÉROCHE, Jacques VERGER, M^{me} Cécile MORRISSON, ainsi que M^{me} Nicole Bériou, correspondant français de l'Académie, interviennent après cette communication.

75. Cf. É. Vallet, *L'Arabie marchande*, *op. cit.* (n. 6), p. 463-470, 627-643.